

MOVING

NORMAN FOSTER ON ART

L'exposition permet d'entrer dans la pensée d'un des plus grands architectes contemporains, également collectionneur d'art moderne et contemporain « Ma démarche consiste à regrouper des thèmes visuels et si possible d'établir des liens entre les générations passées et présentes d'artistes, de même qu'entre la peinture, la sculpture, la photographie et les vidéos. Dans ce processus, il existe un lien de "cause à effet", entre l'architecture des espaces et les œuvres présentées. » Norman Foster entretient un lien étroit avec les artistes qu'il rencontre et dont il suit le travail avec passion, accompagné de son épouse Elena Ochoa Foster. Dans ses projets, les artistes sont impliqués très directement lors de l'intégration de leurs œuvres dans l'architecture, à l'instar de Richard Long, qui réalisa *Mud Line* pour Carré d'Art en 1993.

Trois œuvres ont été commandées spécifiquement pour l'exposition. L'artiste américain Bill Fontana, pionnier de l'art sonore, a créé l'œuvre *Resonating Silences*, en s'immergeant dans l'architecture de Carré d'Art et dans son histoire. Il en restitue le véritable son, le « chant ». L'œuvre perceptible à l'intérieur et à l'extérieur évoque le passé mais également le présent du bâtiment, car certains sons continuent à être captés. L'installation de l'artiste brésilien Nuno Ramos, *Black and Blue* se découvre dans le hall d'entrée, bloc de sable noir opaque au cœur de verre. *The Lost Compass* de l'artiste danois Olafur Eliasson, installée en suspension dans l'escalier au cœur du bâtiment, est en relation avec l'environnement architectural. Sur le mur Foster, l'œuvre de Daniel Lergon *Untitled*, dialogue avec la lumière et la transparence des surfaces.

Salle 1 : Mouvement, émotion Le titre *Moving* choisi par Norman Foster signifie à la fois « être en mouvement » et « émouvant ». Passionné par l'aérodynamisme, le mouvement, la vitesse, l'œuvre d'Umberto Boccioni est, pour Norman Foster, emblématique, « sans aucun doute l'un des chefs-d'œuvre le plus significatif et exceptionnel du XX^{ème} siècle ». L'œuvre futuriste de Boccioni *Formes uniques de continuité dans l'espace* ouvre l'exposition et lui donne tout son sens. Pour Marcel Duchamp, « introduire l'idée de mouvement dans l'art fut la découverte de notre siècle. » Font écho à ce principe de mouvement les ondulations inspirées par l'océan des récents tableaux blancs de Miquel Barceló.

Salles 2 et 3 : Masse, gravité, élévation Dessins et sculptures d'Henry Moore et d'Alberto Giacometti se côtoient dans le même espace, soulignant l'importance du dessin pour N. Foster aussi à l'origine de la pensée créative. Petites et grandes sculptures induisent des jeux d'échelle dans l'espace. Dans la perspective des salles, surgissent les grandes figures totémiques, telluriques et immobiles de Hans Josephsohn, artiste suisse disparu en 2012, encore peu montré en France. De par leur nature, travaillées par ajout de plâtre puis coulées en lait, leur présence monolithique et sans âge dialogue avec les toiles brutes, terriennes et minimalistes de Matias Spescha.

Salle 4 : Abstraction, géométrie Cette salle rassemble des œuvres d'artistes de l'art minimal américain des années 60, Sol Lewitt, Dan Flavin, Donald Judd, côtoyant deux œuvres de l'artiste chinois Ai Weiwei, structures géométriques polyèdres, marquetées en bois de rose, selon une tradition du XIV^{ème} siècle. Ces œuvres évoquent selon N. Foster la perfection mathématique et les recherches de Buckminster Fuller, architecte et designer américain (1895-1983), avec lequel il collabora durant douze ans. Des œuvres de Marc Vaux et de César Paternosto complètent ce parcours de jeux visuels (lignes, formes, couleurs, vides et pleins) avec l'architecture.

Salle 5 : Couleur, mouvement Les œuvres de Joseph Albers et Max Bill cherchent à créer une illusion de mouvement. L'œil est stimulé : il est le moteur de l'œuvre. Les figures géométriques, les combinaisons de couleurs et la façon dont elles sont assemblées, provoquent des effets différents : augmentation ou diminution de la couleur, effet moiré, vibration... En contrepoint, le grand stable et le mobile de Calder ainsi que l'œuvre de George Rickey *N Line Vertical*, semblent se mouvoir, comme se balançant au passage de l'œil.

Salle 5 bis : Déplacement L'artiste Michal Rovner est née à Tel-Aviv. « Il y a des thèmes qui reviennent, les parcours solitaires de gens dans des paysages désertés et des foules obsédantes qui se déplacent comme une sorte d'exode en masse. Si le support de la vidéo est éphémère, alors l'histoire et le souvenir gravés dans l'aspect physique de la pierre sont des éléments importants de continuité dans son œuvre. » N.Foster

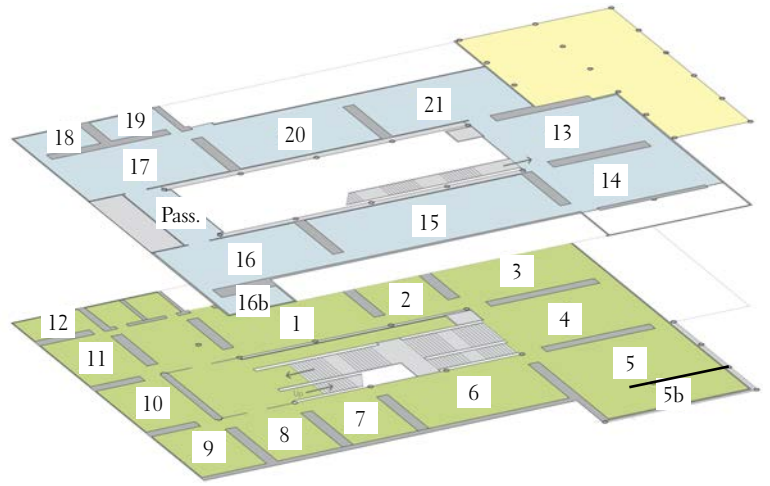
Salle 6 : Déplacement physique et intérieur Œuvre créée pour Carré d'Art, *Voyage d'Hiver* de Juan Muñoz témoigne des dons de scénographe de l'artiste. Le visiteur est invité à arpenter cet espace illusionniste, sol marqueté aux motifs géométriques, et aller à la rencontre de deux personnages énigmatiques et solitaires. Son titre, *Die Winterreise (Voyage d'hiver)*, fait référence au lied de Schubert créé en 1827.

Salle 7 : Perception, couleur Birgir Andrésson s'attache à établir une relation entre la vision, la pensée et le langage. Né dans une famille d'aveugles, il a toujours décrit ce qui l'entourait. Dans cette série de peintures de nature conceptuelle, *Africa*, il utilise les références des codes couleur internationaux de la peinture en bâtiment, en inscrit l'énoncé et y associe le nom d'un pays du continent africain, nous invitant à un voyage intérieur, perceptif, sollicitant la mémoire ou l'imaginaire.

Salle 8 : Détournements Los Carpinteros est un trio d'artistes cubains créé en 1994 à l'approche pluridisciplinaire. Ils travaillent avec humour sur les liens entre l'art et la société, tout en détournant les formes ou les objets de la culture populaire. Leurs créations réinterprètent le vocabulaire de la sculpture, et notamment celui du Pop Art. Philippe Decrauzat utilise le langage formel légué par l'Art Optique, l'Art Minimal ou le Pop Art. Cette œuvre conceptuelle puise autant ses références dans la culture populaire que dans les formes de l'abstraction.

Salle 9 : Espace - Épure de la forme et de la couleur Peintes uniformément sans effet de matière, chaque peinture d'Alan Charlton se présente comme une épure de la couleur, dont l'intensité varie en fonction de la tonalité retenue, mais également en fonction de la forme des panneaux utilisés. « Inigo Manglano-Ovalle reprend le thème de l'aérodynamisme et l'examine à la lumière de cette sculpture [*L'Oiseau dans l'espace* de Constantin Brancusi] qui évoque si bien le vol... Cet objet éternel et d'une beauté éthérée devient le point de départ d'une expérimentation sur le vol supersonique. Il imagine ensuite cette sculpture de retour sur terre après un vol dans l'espace... » N.Foster

Salle 10 : Perspectives aériennes « Le paradoxe selon lequel une image abstraite d'une beauté époustouflante peut, quand on l'examine de plus près, se révéler comme un scénario de fin du monde. Les photographies aériennes de David Maisel en sont des exemples typiques ; elles présentent des motifs dus à la pollution et à l'extension urbaine comme des compositions artistiques. Andreas Gursky, lui aussi, évoque des questions similaires, dans une série récente sur les déchets... » La sculpture *Compression* de César livre aussi une réflexion sur l'environnement. *Apollo Ghraib III* de Mayo Bucher est « une peinture qui juxtapose deux figures, toutes deux emblématiques mais pour des raisons opposées. La première est l'image d'un astronaute américain, symbole de fierté nationale, elle est superposée à cette silhouette du prisonnier encapuchonné d'Abou Ghraib et complétée par un tracé de fil électrique de torture, un symbole d'un caractère horriblement différent. » N.Foster



Salle 11 : Œuvre et nature en mouvement Artiste et architecte, Tomás Saraceno développe une œuvre imprégnée de poésie, de réflexion écologique. L'homme, réinscrit dans l'écosphère comme une partie qui s'insère dans le tout, ne se situe plus au-dessus. Le lien entre microcosme et macrocosme est manifeste à la vision de ces toiles tissées par les araignées. Ces structures fragiles mais aussi incroyablement résistantes inspirent les architectes et les chercheurs. Elles évoquent les observations récentes sur la structure cosmique de l'univers, la découverte de filaments de matière reliant les amas de galaxies, formant la toile cosmique.

Salle 12 : Christian Boltanski L'installation, créée in situ, est dédiée à la mémoire des enfants juifs disparus dans les camps nazis. Le mur de boîtes reliquaires est surmonté de huit photos floues de visages d'enfants anonymes, éclairées par la seule lumière de lampes de bureau.

Salle 13 : Cristina Iglesias Il est avant tout question d'espace dans l'œuvre de Cristina Iglesias : de l'espace utopique de l'imaginaire faisant intrusion dans l'espace réel de la vie. Ses sculptures jouent avec la lumière et les notions d'échelle et convoquent la perception du spectateur. L'architecture, la nature, la littérature, pour elle sources d'inspiration, sont présents dans les motifs ou les matériaux de ses œuvres.

Salle 14 : Dialogue peinture-photographie Gerhard Richter, à travers son œuvre exigeante, développe une réflexion sur la frontière poreuse entre peinture et photographie. Avec l'avènement de cette dernière, la peinture ne servirait, selon lui, plus à reproduire le visible mais à le questionner. Il a influencé par son enseignement toute une génération d'artistes allemands. Le travail photographique récent d'Andreas Gursky, *Bangkok II* se situe entre abstraction colorée et détails figuratifs renvoyant à la surconsommation et les risques écologiques sur la planète. Les encres, ainsi que le tableau *Wolken* de Gerhard Richter dialoguent avec le métal de la sculpture de Richard Serra.

Salle 15 : Lignes et courbes « Peinture concrète et non abstraite, parce que rien n'est plus concret, plus réel qu'une ligne, qu'une couleur, qu'une surface. » Théo Van Doesburg. Représentant de l'Art Concret, Max Bill a développé des concepts spatiaux à la rigueur mathématique. L'œuvre élançée en acier poli *Surface infinie sous la forme d'une colonne* semble se référer à la figure géométrique de l'anneau de Möbius. Le groupe Equipo 57 a été créé à Paris en 1957 par cinq artistes espagnols. Leurs œuvres font directement référence à Naum Gabo et Anton Pevsner. Elles se présentent comme des jeux de courbes construits sur le principe des paraboloides hyperboliques, construction mathématique utilisée en architecture. Terry Haggerty et Philippe Decrauzat explorent l'illusion optique au travers de lignes parallèles qui semblent se déformer à travers l'espace. Selon N. Foster, « Quand on regarde ces peintures, on sait que la réalité est celle d'une surface plane et plate, mais l'effet est tridimensionnel et fortement sculptural. » Les sculptures en acier mat ou en marbre blanc du jeune artiste espagnol Juan Asencio interpellent par leurs formes naturelles et épurées, rappellent certaines œuvres de Brancusi.

Salle 16 : Turbulences visuelles L'artiste britannique Bridget Riley est une figure majeure de l'art optique. Le tableau aux grands aplats colorés et ondulants comme sous l'effet d'un souffle d'air, est un rappel de son expérience visuelle de la vibration de la chaleur montant du sol en Italie. Elle fut marquée également par sa découverte du peintre futuriste Giacomo Balla. Vibrations de blanc sous le noir (Soulages), griffures et ondulations (Murphy), tous proposent des expériences visuelles induisant la participation et le déplacement du regardeur.

Salle 16 bis : John Gerrard Spécialiste des nouveaux médias, c'est à partir de centaines de photographies d'une école construite dans les années 60 à la périphérie de La Havane, que John Gerrard a reconstruit un modèle 3D. Le spectateur qui observe le bâtiment sur toutes ses faces, perçoit en temps réel les variations de la lumière grâce à un logiciel d'animation, technique de présentation de projet utilisée par les architectes. Montrant un bâtiment en ruine, l'artiste questionne ainsi les utopies sociales et architecturales.

Passerelle : Not Vital Not Vital privilégie les formes archétypales, tout en questionnant les notions traditionnellement attachées au médium de la sculpture, échelle, matériau, surface. *Piz Palu*, plâtre blanc, ou *Piz Nair*, bloc de charbon, sont un condensé de paysage, leur titre se réfère à deux des plus hauts sommets du canton des Grisons en Suisse, région natale de Not Vital. L'influence de la philosophie et de l'art traditionnel chinois se traduit dans le travail de l'artiste, qui réside régulièrement à Pékin, sans toutefois se séparer de préoccupations politiques.

Salle 17 : « More with less » Luisa Lambri livre une réflexion sur l'incidence de la lumière, essence de la photographie et le matériau le plus précieux selon Alberto Campo Baeza, architecte espagnol parmi les plus importants, auteur de la maison Turegano. Cette maison, icône de l'architecture contemporaine est représentative de ses recherches sur l'espace et la lumière. Empreintes, ou enregistrements d'un geste all-over, celui laissé par l'outil, les tableaux de Jason Martin captent la lumière dans les plis nacrés de leur matière picturale. Le dessin dans l'espace de la sculpture de Toni Grand se déchiffre dans son processus. *Sans titre* d'Olivier Mosset est le point de départ de sa recherche selon laquelle il ne doit rien n'y avoir en peinture « au-delà de ce qui est là ».

Salle 18 : Miguel Ángel Ríos Les œuvres de Miguel Ángel Ríos possèdent un incontestable pouvoir hypnotique conféré par leur force symbolique et la beauté des images, accompagnées dans *Love* du chant de Maria Callas. Cette chorégraphie des deux toupies évoque la grâce et l'intensité de la danse des derviches, non sans convoquer la notion d'infini, malgré l'irrévocabilité de la fin du mouvement.

Salle 19 : Jonathas de Andrade Pour *4000 Disparos*, Jonathas de Andrade a capté dans les rues de Buenos Aires, de manière aléatoire des milliers de visages d'inconnus. Par le choix de travailler en film Super 8 noir et blanc, les images apparaissent telle une somme de photos d'archives et situent l'œuvre dans un espace ambigu entre la fiction et le document. L'œuvre évoque les années de dictature militaire dans plusieurs pays d'Amérique latine, les disparus d'Argentine, et s'inscrit dans un travail de lutte contre l'amnésie. En outre, le rythme saccadé du défilement des images et le chiffre 4000 évoquent le nombre moyen de battements du cœur humain en une heure de temps.

Salle 20 : Vers l'immatériel Ces artistes sont réunis par une même conception spirituelle de la peinture. Corps spatial coloré, ces trois mots traduisent en termes essentiels la recherche picturale que mène Gotthard Graubner, se référant à Cézanne pour qui la nature « n'est pas à la surface ; elle est en profondeur. Les couleurs sont l'expression de cette profondeur à la surface. Elles révèlent l'origine du monde. Elles sont sa vie. » Les œuvres d'Ettore Spalletti relèvent aussi bien de la peinture que de la sculpture, brouillant les schémas de perception, par leurs volumes épurés, l'opalescence de la couleur du pigment étendu a fresco, et leur rapport à l'espace. Dématérialisation du volume au profit de la couleur, transcendance de la couleur, lumière, sont au centre des œuvres de Prudencio Irazabal et Yoon Heechang.

Salle 21 à gauche : Vision intérieure, le sublime en peinture Spiritualité, émotion sont inséparables de la quête picturale de Mark Rothko, qui souhaitait toucher le spectateur dans son cheminement intérieur lors de la rencontre avec le tableau. Cette œuvre sombre, nocturne, se situe dans une période tragique de l'artiste, qui se suicidera en 1970. Peintre voyageur, William Turner effacera peu à peu les limites de la représentation du paysage, allant vers une pure perception des couleurs. L'appréhension du réel se traduit par une forme d'abstraction lyrique.

Salle 21 à droite : Figurations *The Deer Park* de Michael Andrews a été inspiré par le roman éponyme de Norman Mailer paru en 1957. Le romancier y dépeint la vie nocturne et les mœurs de Soho. Le roman fut d'abord refusé pour obscénité. Dans son tableau, Michael Andrews se base sur des photographies de personnalités du show business et du monde littéraire passé et contemporain, Rimbaud ou Marilyn Monroe. Représentant de l'École de Londres, avec Francis Bacon ou Lucian Freud, sa peinture figurative est un moyen de réflexion sur la nature humaine. Le Parc-aux-Cerfs est également le nom d'un quartier de Versailles au temps de Louis XV, où Madame de Pompadour logeait les maîtresses du roi. *Man in Shower in Beverly Hills* de David Hockney, est caractéristique de sa peinture illustrant des moments de sa vie intime, et lieu d'expression et de revendication de son homosexualité. L'artiste britannique, figure emblématique des *Swinging Sixties* londonniennes, crée une scène contemporaine de bain, dans la continuité de ce sujet très ancien en peinture.